

# **LA MARMOTTE**

(1925)

par

**PIERRE MAËL**

Nouvelle édition à partir de celle de 1925

Éditions Saint-Remi

– 2018 –



De Pierre Maël aux ESR :

- UN MOUSSE DE SURCOUF, 217 p., 16 €  
LOIN DES YEUX, PRÈS DU CŒUR, 224 p., 17 €  
LA FILLEULE DE DU GUESCLIN, 264 p., 20 €  
UNE FRANÇAISE AU PÔLE NORD, 239 p., 19 €  
ROBINSON ET ROBINSONNE, 225 p., 17 €  
SEULETTE, 263 p., 20 €  
FILLE DE ROIS, 238 p., 19 €  
LE TRÉSOR DE MADELEINE , 221 p., 17 €  
LE FORBAN NOIR , 235 p., 19 €  
LES DERNIERS HOMMES ROUGES, 185 p., 15 €  
LA MARMOTTE, 175 p., 14 €

Éditions Saint-Remi  
BP 80 – 33410 CADILLAC  
05 56 76 73 38  
[www.saint-remi.fr](http://www.saint-remi.fr)

## UN MOT SUR L'AUTEUR

*Catholique fervent, amateur de discussions théologiques, monarchiste légitimiste, Charles Vincent était évidemment tout à son affaire pour enseigner la philosophie à la manière des jésuites de Tivoli. Il dut cependant quitter les lieux quelques mois à peine après son entrée en fonctions. Dans sa fougue loyolesque il avait en effet été jusqu'à souffleter au café de la Comédie un loyolophobe sinon un loyolophage. Ce fut à cette occasion qu'il apprit à ses dépens l'insondable philosophie pratique des fils de Saint Ignace. En effet non seulement on ne félicita point le nouveau croisé, mais au contraire on lui montra ô combien poliment le chemin de la porte. Et c'est ainsi que s'acheva sa carrière professorale.*

*Il fallait vivre. Le journalisme, refuge des vocations contrariées ou inabouties, lui parut le moyen idéal de satisfaire tout à la fois ses aspirations politiques et philosophiques comme ses besoins quotidiens. Et c'est ainsi que le Courrier de la Gironde, journal orléaniste plutôt austère, compta un journaliste de plus.*

*Fils de l'économiste du Collège de Lorient, où il était né le 30 septembre 1862, Charles Causse était comme Charles Vincent assoiffé de gloire littéraire. Portant beau, jeune, fils, petit-fils et neveu de fonctionnaires Charles Causse traduisait pour sa part cette gloire en collaborations rémunératrices ainsi qu'en positives relations. À la différence de son aîné il était plein d'entregent comme de ressources et les contacts humains ne lui pesaient pas, bien au contraire.*

*Est-ce lui ou est-ce Charles Vincent qui en eut l'idée ? Nul ne le sait ou le saura véritablement. Toujours est-il que les deux hommes décidèrent d'unir littérairement leurs efforts dans le cadre d'une sorte de fraternité littéraire.*

*Ils n'étaient ni les premiers ni les derniers à conjuguer leurs diversités.*

*Avant eux il y avait eu sur le mode artiste les frères Goncourt. Avant eux également il y avait eu sur le mode populaire Erckmann et Chatrian. Après eux il y aurait les frères Rosny, les frères Tharaud, les frères Fischer et*

*bien d'autres encore à telle enseigne qu'il serait intéressant d'étudier à part ces fraternités littéraires, leurs joies et leurs peines.*

*En revanche ils se séparaient de leurs prédécesseurs comme de leurs successeurs sur un point. Pleinement voulue et féconde il y aurait une centaine de titres elle reposait sur ce qu'il faut bien appeler une imposture contractuelle.*

*Se voulant écrivain sérieux et catholique, Charles Vincent ne souhaitait en aucune manière apparaître aux yeux du public comme à ceux des éditeurs. Il estimait avoir une œuvre solide et de qualité devant lui et n'entendait qu'en aucune manière les romans populaires sinon alimentaires auxquels il devait se résoudre viennent hypothéquer les beaux ouvrages qu'il sentait en lui. C'est la raison pour laquelle il préférerait que Charles Causse jouât aux yeux du public et des éditeurs le rôle de l'auteur unique de cette œuvre commune, mais sous un pseudonyme commun que nourrirait leur collaboration.*

*Ce pseudonyme fut en définitive celui de Pierre Maël.*

*À cet égard il est vraisemblable que de communes attaches bretonnes ont dû jouer un rôle. Maël était en effet le nom de deux communes des Côtes du Nord, dans l'arrondissement de Guingamp. Or Charles Causse était né à Lorient et Charles Vincent descendait de son côté d'une famille brestoise.*

*Ce que furent les modalités réelles de cette collaboration est assez curieux.*

*Charles Causse ne paraît avoir rien publié sous son nom patronymique avant de s'associer avec Charles Vincent. Et si Charles Vincent concurremment entendait et allait mener carrière par rapport à Pierre Maël (une trentaine d'ouvrages dont deux Mystères en vers paraîtraient sous son patronyme), Charles Causse ne paraît pas davantage avoir publié quoi que ce soit dans la même optique.*

*En revanche il est avéré que son activité administrative et commerciale dirons-nous a été intense.*

*Pierre Maël n'eut en effet aucun mal à trouver un, puis des éditeurs, et auparavant des journaux susceptibles de recueillir sa prose suivant la formule habituelle pour l'époque d'une prépublication en revue.*

*Est-ce qu'à la longue Charles Vincent entendit protéger sa part dans ce concert d'auto-adoration ? Ou bien la santé de demi-Dieu de Charles Causse donna-t-elle des inquiétudes et que Charles Vincent voulut protéger ses droits pour l'avenir ? Toujours est-il qu'en 1902 les deux hommes se mirent*

*d'accord pour enregistrer de manière formelle les conditions de leur collaboration et son éventuel avenir.*

*C'est ainsi que le 30 juillet 1902, devant Maître Motel, notaire à Paris intervint une convention aux termes de laquelle était, entre les deux associés, authentifié l'apparence et la réalité de leurs accords et qu'il était stipulé que Charles Causse continuerait à se confondre de son vivant avec Pierre Maël, mais que s'il venait en revanche à disparaître avant Charles Vincent, celui-ci deviendrait seul et entier propriétaire du pseudonyme.*

*Restait le cas de la veuve de Charles Causse. Elle était connue dans le monde sous le nom de Madame Pierre Maël. Homme bon et sincèrement attristé par la mort de Charles Causse, Charles Vincent, plutôt que de la sommer de cesser de porter un nom d'usage auquel elle n'avait plus aucun droit, si tant est qu'elle en ait eu un, préféra laisser les choses en l'état et supporter sur ce plan précis la situation ainsi créée par un pari sur l'avenir qui s'était révélé payant.*

*Il y avait en revanche du nouveau en ce qui concerne Frédéric Causse. Celui-ci, né en 1892, qui avait des prétentions à la littérature et à la littérature nourricière entendait visiblement utiliser à son profit le pseudonyme sous lequel son père avait été connu.*

*C'est ainsi qu'en 1914 il avait fait paraître un conte adapté il est vrai d'un Anglais du nom de A.C. Higgins, Le Château d'Ogier, légende danoise dans la populaire revue Lectures pour Tous sous le pseudonyme de Fred Maël. C'est ainsi également qu'il apparaissait parmi d'autres au sommaire d'une revue intitulée Paris-Revue en qualité de secrétaire et sous le nom de Fred Maël.*

*Le 28 juin 1920, le vieux scotiste et enchanteur de millions de lecteurs sous le nom de Pierre Maël, mourait. Il laissait une veuve et 5 enfants survivants parmi lesquels deux d'entre eux avaient hérité de leur père ses dons artistiques mais, bizarrement, sur le plan graphique. René, né en 1879 était un dessinateur et affichiste célèbre. Quant à Henri il était également connu comme un peintre distingué.*

*Il laissait également un problème à régler, celui, toujours renaissant de ses cendres de la famille Causse. Car ces braves gens, et notamment Frédéric avaient récidivé sitôt la mort de Charles Vincent. Frédéric qui n'entendait*

*manifestement pas perdre le pactole potentiel que représentait bien exploité le nom de Maël l'avait réutilisé et ce à bien des titres.*

*Il l'avait tout d'abord réutilisé dans la vie littéraire pour signer quelques adaptations ou traductions. C'est en effet sous le nom de Fred Causse-Maël qu'il figure comme traducteur (1919) des Nuits des Îles de Stevenson dans la Collection littéraire des romans d'aventures, dirigée par Pierre Mac Orlan à l'Édition Française illustrée.*

*Il l'avait ensuite et surtout réutilisé dans la vie professionnelle. Voulant visiblement arriver et vite, Frédéric Causse cumulait ainsi un certain nombre de fonctions dont celle d'agent littéraire. Et là encore il était connu sous le nom de Fred C. Maël, le C. voulant tout à la fois rappeler et éluder le nom de Causse. C'est ainsi qu'il représentait les intérêts de certains poids lourds ou légers de la littérature dans le domaine tant littéraire que cinématographique. Ainsi c'était à Fred C. Maël exerçant sous l'enseigne mirobolante d'International Literary Dramatic and Cinema Corporation que Maurice Renard avait confié notamment, courant 1920, la gestion de ses droits de traduction et de reproduction du Pêril Bleu.*

## CHAPITRE I

### SAVOYARD

LE train venant de la Savoie était entré en gare. Il contenait peu de voyageurs. Les plus nombreux descendaient des wagons de troisième classe. Il s'en fallait que ceux-ci offrissent à leurs occupants le confort relatif dont ils se sont agrémentés depuis cette époque. Le 15 avril 1860, ces toitures lourdes et grossières ne différaient pas sensiblement des fourgons à bestiaux ou à bagages. Cependant des banquettes de sapin s'y alignaient parallèlement et permettaient un trajet moins pénible. L'ensemble de la longue caisse roulante était éclairé, pendant la nuit, par deux quinquets à huile, souvent fumeux, dont l'odeur nauséabonde ne contribuait pas peu à rendre souverainement désagréable un transport qui durait vingt-quatre heures, entre la frontière italienne et Paris. Car, avant de prendre le train dans une gare de quelque importance, il fallait aux émigrants de ces régions montagneuses le secours de diligences, aussi cahoteuses qu'étroites, dont les moindres parcours n'étaient pas inférieurs à quinze ou vingt kilomètres.

Ce jour-là, au nombre des passagers du convoi qui prenaient pied sur le débarcadère d'asphalte, se trouvait un petit garçon de neuf à dix ans, mince et de taille exiguë, quoique bien constitué, et gardant sur son visage les bonnes couleurs de santé dont l'avait peint le vent des Alpes de la Maurienne.

Il était pauvrement, mais proprement et même chaudement vêtu d'une vareuse de grosse laine, de culottes se prolongeant en braies, que des bandes, aussi de laine, reliaient à des galoches couvertes de cuir. Une casquette, dont les oreillettes étaient relevées, coiffait sa tête, qu'on devinait rasée.

L'enfant n'avait d'autre bagage qu'un paquet de hardes enfermées dans une serviette de grosse toile, et une caisse de bois blanc d'assez grandes dimensions.

Tandis qu'ahuri par le bruit et le mouvement de la gare, il hésitait sur la direction qu'il devait prendre, une voix mi-joviale, mi-bourru l'apostropha.

— Hein ! Ce n'est pas ici comme à l'auberge de la Mule, quand s'arrête la guimbarde au père Marot, pas vrai, petit homme ?

L'enfant s'arrêta court, leva la tête et vit devant lui un personnage de taille moyenne, assez gros, avec une barbe mal entretenue, des mains énormes et des pieds chaussés de souliers à clous, aussi larges que longs.

Avant que le gamin eût formulé une question, l'homme reprit :

— C'est pour moi que tu viens, l'apprenti, car je pense que c'est bien toi qui es Jean Martinoz, de Saint-Michel-sur-Arc, comme me l'annonce une lettre de votre maire. Et moi, je suis Pierre Glandoz, le patron qui doit t'enseigner ton métier.

La figure de l'enfant s'éclaira d'un sourire. Celle du *patron* Glandoz n'était pas méchante.

— Oui, monsieur Glandoz, c'est moi, Jean Martinoz.

— C'est tout ce que tu as en fait de frusques ?

— Oui, monsieur.

— Et cette caisse, qu'est-ce que tu en fais ?

Il y eut un nouveau rayon de joie sur la face rose.

— Ça, c'est Joséphine.

Monsieur Glandoz eut un rire tonitruant.

— Ah ! c'est Joséphine ? Tous les mêmes, les fils de la montagne. Il leur faut apporter quelque chose du pays. Et qu'est-ce que tu veux que j'en fasse, de ta bête ?

La figure du petit garçon, jusque-là confiante, s'assombrit tout d'un coup.

Il leva sur le gros homme des yeux étonnés, où bientôt l'inquiétude se manifesta. Des larmes parurent sourdre sous les paupières, tandis que les lèvres hésitantes balbutiaient de vagues défenses, des prières en faveur de la caisse mystérieuse.



Le patron Savoyard n'était certainement pas un méchant homme. Il allongea un coup de poing amical à l'épaule du garnement, en disant :

— Allons ! Allons ! Ne te tourne pas le sang, petit. C'était pour te faire peur. Nous la garderons, ta Joséphine. La bourgeoise l'aimera bien et la soignera. Allons ! Houp ! Enlevez le ballot. Il y a loin d'ici au quartier de la Butte.

Et prenant la boîte des mains de Jean Martinoz, le patron Glandoz sortit de la gare, suivi de l'enfant, pour gagner la place de la Bastille et le chemin de fer de Vincennes.

Brusquement immergé dans l'atmosphère parisienne, dans le mouvement fiévreux de la rue, le tumulte de la circulation, le vacarme des voitures, le petit montagnard passait de stupeur en stupeur. Tout lui était nouveau. Ce bruit, cette cohue, cette indifférence pressée de la foule le plongeaient en une sorte d'hébétude, lui étaient jusqu'à la faculté de penser. Hommes et choses passaient devant ses yeux comme des points imprécis, tantôt illuminés d'une tache de soleil, tantôt couverts de l'ombre des hautes maisons, semblables à des palais, dont ils recevaient la première impression.

Jean s'en allait machinalement dans cette inconscience personnelle, à travers cette effervescence d'une vie extérieure dont rien, dans le passé, n'avait pu lui donner une idée.

Si, dans le pays superbe et rude qu'il venait de quitter, les sommets gardaient leur majesté souveraine, écrasant de leurs masses les humbles dimensions des habitations, ici l'industrie de l'homme prenait sa revanche ; il n'y avait point de montagnes, mais les maisons escaladaient le ciel et paraissaient d'autant plus hautes qu'aucun terme de comparaison n'en amoindriissait le niveau suréminent.

Pourtant, sur la place de la Bastille, la Colonne de Juillet effara quelque peu les prunelles de l'enfant. Qu'était-ce que ce cylindre de fonte, surmonté d'une statue bizarre en équilibre sur un pied ? À quel usage pouvait-il servir ?

Jean n'eut pas le loisir d'approfondir les données de ce problème. M. Glandoz était pressé. L'heure de la soupe approchait ; le train de Savoie était arrivé après six heures, non sans quelque retard, et il y avait loin des environs de Mazas à ceux du vieux gibet de Montfaucon, d'autant plus que la route n'était point directe.

Donc, après un bref trajet à pied, les deux compagnons reprirent, en gare de la ligne de Vincennes, un nouveau convoi de troisième classe, qu'ils quittèrent à Bel-Air pour se loger dans un troisième wagon, le dernier, celui-là, lequel les déposa, vingt minutes plus tard, dans une obscure station de la Ceinture.

Sept heures sonnaient lorsqu'ils franchirent le seuil d'un bâtiment de peu luxueuse apparence, sis en bordure de la rue de Crimée, aux confins de la zone militaire.

La maison, si l'on pouvait lui donner ce nom, était faite de morceaux discordants. C'était une construction légère en briques, en plâtre, en bois, surélevée d'un étage, toute pareille à ces masures provisoires qui préludent à l'annexion d'un espace supplémentaire à la ceinture trop lâche de l'énorme Paris.

En 1860, cette région au nord-est de la capitale donnait à l'œil l'impression attristante d'une contrée désertique, abandonnée à l'occupation des nomades arrêtant, deçà, delà, leurs errantes pérégrinations sur la périphérie de la grande ville. La spéculation fiévreuse n'avait pas encore poussé la furie des hautes bâtisses vers ces alentours dévastés. La misère et le labeur patient y élaient domicile, premiers occupants d'un sol où l'art et le luxe ne pouvaient remplacer l'arbre depuis longtemps disparu.

Même aujourd'hui, c'est l'étonnement presque unanime des étrangers, visiteurs de Paris, que l'incomparable ville soit entourée, sauf sur quelques points rians, d'une aussi sordide banlieue.

Le patron Glandoz et son nouveau *pensionnaire* pénétrèrent dans la baraque.

Ils furent reçus par une femme de moyenne taille, plantureusement ébauchée par la nature, dont la large face,

insuffisamment débarbouillée, s'égayait d'un sourire avenant sous un madras polychrome, noué à la diable et couvrant une chevelure où le peigne avait renoncé à s'ouvrir une voie.

— Ah ! Voilà donc le petiot de Saint-Michel ! s'exclama *maman* Glandoz, en embrassant Jean assez intimidé.

— Oui, c'est le gosse, répliqua son mari, en se laissant tomber sur une chaise, après avoir posé la caisse sur le carreau.

— Il est mignon, reprit la grosse mère. Il me rappelle notre Philippe.

Et elle écrasa du dos de sa grosse main une larme montée soudain dans ses paupières.

— Ne parle pas de ça, Polline, fit l'homme bourru. Je l'aurais bien vu sans que tu le dises, va. Et fais-nous souper vite, car il est sept heures bien passées.

Il promena son regard autour de lui.

— Est-ce qu'ils sont tous rentrés ?

— Non, pas tous. Il manque Charlot et Louis. Ils sont allés travailler loin, tu sais.

— Oui, je sais, à Passy, pour le compte d'une Compagnie, qui a là six maisons de rapport. Tout de même, on pourrait commencer sans eux.

En ce moment, un petit cri assez semblable au gloussement d'une poule monta des profondeurs de la caisse de sapin.

— Hein ! s'exclama Apolline Glandoz, il y a donc une bête là-dedans ?

Le patron fut pris d'un accès d'hilarité aussi tonitruant que celui qui l'avait secoué à la gare de Lyon, au moment de sa rencontre avec Jean Martinoz.

— Eh oui ! Il y a une bête, Polline, une bête de chez nous, une marmotte.

Jean avait tremblé de la tête au pied. Comment la *patronne* allait-elle prendre la chose ?

Mais la bonne face charbonnière de Mme Glandoz s'était épanouie d'un bienveillant sourire.

Elle regarda le garçonnet.

— Une marmotte ? Elle est à toi, petit ?

— Oui, madame.

— Fais voir ?

Jean, encouragé, se pencha sur la boîte, dont le couvercle, percé de trous pour laisser entrer l'air, était sommairement fixé par une grosse ficelle. Il en retira un animal trapu, massif, de la taille d'un fort lapin, mais à pelage moins soyeux, d'un roux terne, marqué de noir sur le dos, et qui, posé sur le carreau de la pièce, cligna des yeux comme ébloui par la lumière de la lampe.

— Salue la dame et la compagnie, Joséphine, commanda le petit garçon.

Tout aussitôt la marmotte s'assit complaisamment sur son train d'arrière, ramena ses pattes de devant à la manière d'un chien qui fait le beau, inclina gauchement sa tête camuse à droite, à gauche, en faisant claquer sa mâchoire et montrant les incisives d'une bouche pareille à celle d'un rat.

— Oh ! qu'elle est drôle ! s'exclama Mme Apolline.

Et, prise de sympathie, elle caressa l'encolure et le dos de l'inoffensif animal.

Jean comprit qu'il avait partie gagnée.

La patronne l'interrogeait.

— Elle est vieille, la Joséphine, mon gosse ?

— Oh ! non, madame. Elle est du printemps dernier. Elle va avoir un an.

— C'est toi qui l'as élevée ?

— En partie. C'est surtout Esther.

— Qui est ça, Esther ?

— C'est ma sœur aînée, madame, répondit l'enfant, dont une buée humide voila un instant les paupières.

— Ça coûte-t-il cher à nourrir ?

— Oh ! non, madame, un sou de marrons ou de noix tous les deux jours, et le reste du temps les croûtes de pain. En été aussi des choux ou de l'herbe. Ça mange de tout.

— Et, si on voulait la régaler, cette bête ?

Jean sourit.

— Il ne faudrait pas laisser traîner du beurre, ni du lait. C'est ce qu'elle aime par-dessus tout.

Ce dialogue s'achevait en présence d'un plus grand nombre de témoins.

Par une porte, au fond de la pièce, quatre enfants étaient entrés, accompagnés de deux hommes plus jeunes que le patron Glandoz. Ils s'étaient rapprochés sans bruit du garçonnet et de la marmotte, qu'ils considéraient avec émotion. C'était comme un peu de la terre natale, un peu du grand souffle des montagnes, que leur apportaient cet enfant et cette petite bête.

Jean les aperçut et cessa de parler. Tant de monde l'impressionnait.

— Allons ! la bourgeoise, réclama le patron. Donne-nous la soupe. Tant pis pour Louis et Charlot. Nous les attendrons, les pieds sous la table. Il n'y a rien de tel pour faire venir les gens en retard.

Mme Glandoz commanda :

— Ça, Jacques et Petit-Louis, à la besogne. Mettez le couvert.

Jacques et Petit-Louis étaient deux garnements du même âge à l'apparence que Jean Martinoz, mais plus anciens que lui dans le métier. Ils étaient orphelins l'un et l'autre. Mme Glandoz en avait fait ses collaborateurs immédiats, ses aides de cuisine et de ménage toutes les fois qu'ils n'étaient pas retenus au dehors par leurs occupations professionnelles.

Ils eurent tôt fait de passer un torchon sur la grande table en bois blanc qui occupait le milieu de la vaste pièce. Après quoi, ils y placèrent les écuelles de faïence jaune, les bols remplaçant les verres, et les couverts d'étain destinés aux commensaux.

Ce fut la patronne en personne qui assigna à Jean Martinoz une place à sa droite. L'enfant avait eu le don de lui plaire. Ne lui rappelait-il pas le fils qu'elle avait perdu, qu'elle pleurait encore, et dont son mari, afin de vaincre l'amertume du souvenir, ne prononçait pas même le nom.

En outre, Jean venait d'introduire dans la maison un élément de gaiété imprévu. La marmotte Joséphine devait tenir son rôle en ce foyer de rustres encore sensibles aux influences du pays natal.

Le patron avait dit vrai. À peine les convives eurent-ils pris leurs sièges de paille ou de bois devant la soupe à l'oignon assaisonnée de fromage, que la porte de la cour s'ouvrit et qu'on entendit claquer les sabots des retardataires.

C'était Charlot qui rentrait, accompagné de Louis, qu'on appelait aussi Grand Louis, pour le distinguer de son jeune camarade.

Ils apparurent plus noirs que des charbonniers, tout enduits de la suie dont ils avaient, depuis le matin, nettoyé quarante-trois cheminées.

Car cette maison de la rue de Crimée n'était pas autre chose que le quartier général d'une association de ramoneurs dont Pierre Glandoz était le chef incontesté.

Trois aides et cinq enfants fournissaient l'équipe du Savoyard. Les aides avaient de vingt à vingt-huit ans ; les garçonnets s'échelonnaient entre huit et onze ans, selon leurs tailles et leurs corpulences.

En 1860, l'industrie était encore prospère. Paris, qu'allaient renouveler les procédés d'une fumisterie progressivement mécanique, conservait nombre d'antiques bâtisses où le « feu de bois » se défendait contre le charbon de terre et le coke. Et même devant cette offensive de la houille et de l'anthracite, qu'allait accentuer l'usage des poêles à combustion lente, l'âtre gardait sa structure primitive. Il y fallait l'intervention de la *raclette* maniée par une main d'homme, la pénible ascension d'un corps d'enfant se coulant dans les tuyaux étroits et fuligineux. Et c'était un rude

métier, exercé presque exclusivement par les fils des régions alpestres de la Savoie, du Dauphiné ou du Piémont.

C'était au sein d'une de ces entreprises de ramonage que tombait Jean Martinoz à son débarqué de Savoie. Il y venait, embauché d'avance et sans conditions autres que la promesse d'un salaire réparti au *prorata* du travail accompli, l'espoir du vivre et du couvert sous le toit de l'entrepreneur, et la perspective d'un emploi d'aide pour le jour où la croissance ne lui permettrait plus de monter dans les cheminées.

Né dans la montagne, rompu aux gymnastiques de l'escalade, Jean ne savait encore rien de la pratique parisienne.

Pour y former ses acolytes, le patron Glandoz avait édifié, dans l'arrière-cour de l'immeuble, une cheminée factice, en briques, haute d'une dizaine de mètres et se terminant par une plate-forme.

C'était une innovation fort intelligente, rappelant les murs et les échelles d'exercices aujourd'hui installés dans les casernes de sapeurs-pompiers.

De ce chef, Pierre Glandoz avait tout de suite acquis le renom d'un homme de génie, et les jaloux disaient de lui qu'il gagnait beaucoup d'argent, car on venait de loin le chercher, sachant qu'il formait de bons élèves à cette école.

Les profits d'un maître ramoneur ne sont point tels qu'il puisse bâtir, en peu d'années, un de ces palais dont parle le poète Guiraud. Mais, tout de même, depuis vingt ans qu'il exerçait le métier, Pierre Glandoz avait suffisamment économisé pour acquérir une petite terre dans l'Oisans et y construire une demeure que sa femme rêvait d'élever au rang d'hôtel pour les touristes des régions alpines.

Le couple passait pour de braves gens, réputation méritée par Polline, et qui l'eût été aussi par Pierre, sans le vilain défaut qui déparait ses qualités.

Le patron buvait.

C'était une détestable habitude qu'il avait contractée à la suite du grand chagrin causé par la mort de son petit Philippe, survenue six ans plus tôt. Aucune naissance subséquente n'avait consolé les deux Savoyards, et, tandis que la mère, restée pieuse, s'essayait à une charité un peu rude, en souvenir de l'enfant ravi à sa tendresse, le père n'avait rien trouvé de mieux, pour distraire sa mémoire, que de recourir aux grossiers oublis de l'alcool.

Il ne buvait pas tous les jours, mais quand il s'abandonnait à la dégradante passion, il lui fallait plus d'un verre, Et, alors, c'était *terrible*, selon l'expression des voisins.

Pierre Glandoz tombait au-dessous de la brute. Il s'emportait aux frénésies du vice. Il cassait tout autour de lui. Polline elle-même n'échappait point à ses violences, et les malheureux enfants placés sous son commandement direct cherchaient vainement un abri contre ses coups. Jean Martinoz ne le vit point sous ce fâcheux aspect, le soir de son arrivée.

Le repas terminé, Apolline conduisit le nouveau pupille à la chambre occupée par les enfants.

C'était un dortoir installé dans les combles de la masure, à la hauteur d'un deuxième étage à venir. Aucun lit, ni de bois, ni de fer, ne s'y laissait voir. C'eût été un souci trop grand pour la *bourgeoise*, unique ménagère du lieu, d'y donner la chasse aux punaises possibles.

En conséquence, sur le plancher, s'alignaient cinq paillasses auxquelles se superposaient cinq maigres matelas.

Un drap unique garnissait ces couches rudimentaires, sous leurs rugueuses couvertures.

Jean bénéficia de linge blanc. Il est vrai qu'il n'était qu'au début de sa carrière, et Mme Apolline Glandoz faisait des économies sur le blanchissage de ses pensionnaires. Avec le métier essentiellement salissant auquel ils donnaient leurs forces, la dépense d'un entretien de propreté eût sans doute excédé les ressources de la parcimonieuse maîtresse de maison.



Mais Jean n'avait pas encore grimpé dans une cheminée. Il arrivait tout neuf de sa lointaine province et l'on pouvait espérer que le linge de son début fournirait un assez long service.

Après échange de menus propos avec ses quatre jeunes compagnons de chambrée, bons petits diables à qui une autre forme d'économie mesurait le luminaire aux seules dix minutes accordées pour le coucher, le petit Martinoz se glissa dans la couche où il allait, désormais, dormir toutes ses nuits.

Avec une touchante attention, à laquelle Mme Glandoz ne trouva rien à reprendre, il prit auprès de lui la marmotte, qui se pelotonna sur le plancher, à portée de la main caressante du gamin.

Mais, quand la respiration, paisible de ses voisins, harassés par le labeur quotidien et tout de suite ensommeillés par l'extinction du quinquet à huile sous le souffle puissant de la patronne, lui eut attesté qu'on reposait autour de lui, l'enfant eut un brusque retour vers le passé, la terre natale et l'humble chaumière de Saint-Michel-sur-Arc.

Alors seulement l'émotion, contenue et distraite par le long trajet et ses épisodes plus ou moins variés, prit le dessus. Jean se retourna par la pensée vers les monts de la Maurienne et il eut comme une sensation de l'énorme distance qui le séparait maintenant du foyer familial.

Il y revint, guidé par sa tendresse ; il franchit derechef le seuil de la pauvre chaumière ; il y revit sa mère en deuil enveloppée de ses voiles de veuve, ses sœurs, Esther, plus âgée que lui de deux années, Jeanne, plus jeune de dix-huit mois. Tout son cœur se dilata, gonflant sa poitrine, et finit par crever en une source de larmes. Pour la première fois, il eut la sensation de son isolement, de son abandon dans cette ville immense où il n'avait ni un parent, ni un ami.

Mais il était jeune, le voyage l'avait fatigué. Le sommeil, malgré tout, pesa sur ses paupières humides. La dernière sensation qu'il éprouva en fermant les yeux fut celle d'un lapement affectueux sur sa main pendant hors de la couverture. Joséphine, oublieuse,

sans doute, des longues torpeurs hivernales des Alpes, lui souhaitait le bonsoir à sa façon.

## TABLE DES MATIÈRES

UN MOT SUR L'AUTEUR.....	3
CHAPITRE I : SAVOYARD .....	7
CHAPITRE II : « LA CHEMINÉE DU HAUT EN BAS. ».....	19
CHAPITRE III : « EH BIEN ! DANSEZ MAINTENANT. ».....	31
CHAPITRE IV : L'HIVER À PARIS.....	43
CHAPITRE V : RÊVES ET RÉVEIL .....	55
CHAPITRE VI : SUZANNE. ....	67
CHAPITRE VII : PETIT HOMME.....	78
CHAPITRE VIII : L'ENNEMI .....	88
CHAPITRE IX : UN PIÈGE .....	98
CHAPITRE X : LA TERRE NATALE .....	108
CHAPITRE XI : DÉSESPOIR.....	116
CHAPITRE XII : L'AMIE.....	126
CHAPITRE XIII : LA CLEF-FÉE .....	136
CHAPITRE XIV : JUSTICE !.....	148
CHAPITRE XV : SOLEIL DE MAI .....	155
CHAPITRE XVI : RENOUVEAU .....	164
ÉPILOGUE.....	168